

LA BONNE PAROLE

ABONNEMENTS :

Canada et Etats-Unis, 50 cts
Etranger, - - - 80 cts

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

VOL. I

JUIN 1913.

No 4

ABONNEMENTS ET REDACTION :

Chambre 14, Monument National,
Boulevard Saint-Laurent,
Tél. : Main 7122. MONTREAL.

SOCIETES FEDEREES

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

Les dames patronnesses des oeuvres suivantes:

Institution des Sourdes-
Muettes,
Crèche de la Miséricorde,
Nazareth,
Hôpital Notre-Dame,
Hospice St-Vincent de Paul,
L'Assistance Publique,
Hôpital Saint-Justine,
La Providence et
Les Incurables.

Fédération paroissiale de
l'Enfant Jésus.

Fédération paroissiale du
Très Saint Nom de Jésus de
Maisonneuve.

Fédération paroissiale de
Saint-Henri.

Cercle des demoiselles de St-
Pierre.

Cour de l'Immaculée Concep-
tion.

Le Foyer.

Patronage d'Youville.

Les Ecoles ménagères.

Cercle d'Etudes Notre-Dame.

Association des institutrices
catholiques.

Association des employées de
manufacture.

Association des employées de
magasin.

Association des employées de
bureau.

Association des femmes d'af-
faires.



Entre nous Mme Huguenin.
Notre numéro National La Secrétaire.
Nos amis ***
Pour qu'elle soit patriote . . . Marie Beaupré.
Autour des berceaux . . . Séverin Lachapelle.
La citoyenne Abbé E.-A. Deschamps.
Un apôtre E. Gouin, P.S.S.
L'amour triomphant S. Clapin.
Voilà comment.
Chronique des œuvres.
Bibliographie.

— ENTRE NOUS —

Par une idée jolie et puissamment patriotique, notre fête nationale sera célébrée sous le titre de la *Pensée française*. Elle prendra le caractère d'une *manifestation* d'un ordre moral, autrement élevé que la pompe d'une parade où figurent nombre de petits moutons frisés, au milieu des bigarrures de chars plus commerciaux qu'allégoriques. Le nouveau président de la Saint-Jean-Baptiste d'un geste aussi large que généreux, invite les Canadiens de la Province de Québec à aider au maintien de la langue, de la *Pensée Française*, dans l'Ontario. Bravo!

Grâce à cette initiative qui institue le *Sou de la Pensée française*, tous les plus humbles, comme les plus riches, qui ont à cœur la sauvegarde de nos droits les plus sacrés et les plus précieux, pourront contribuer au succès de la cause. L'Ecole, dans l'Ontario est menacée non seulement menacée mais atteinte, par des règlements iniques qui privent nos enfants de l'instruction française auxquels ils ont tous les droits. Ces injustices envers la minorité d'Ontario révoltent profondément la majorité française de Québec qui, Dieu merci, n'a jamais abusé de sa force pour brutaliser la conscience patriotique de qui que ce soit. Dans Québec, toute race peut faire respecter et même protéger le programme de ses écoles, sans avoir à lutter pour des privilèges qui nous semblent de la plus élémentaire équité. Dans certaines provinces, une lutte cruelle attente à nos plus chères prérogatives, elle veut, en s'attaquant à l'école, déraciner de ce pays la *Pensée française*. Il faut donc se défendre hardiment; et ici, où nous sommes plus nombreux et plus forts, le devoir nous est tout indiqué de protéger nos frères plus éloignés et moins heureux. Et comme toute action se trouve paralysée, si elle n'est pas soutenue par le "nerf de la guerre", l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal a résolu de se porter au secours de la sauvegarde du français dans l'Ontario, par une aide qui, toute matérielle, n'en comportera pas moins une leçon de haute beauté morale. Et c'est pour apporter à nos frères de là-bas, le secours qu'ils espèrent, que nous préparons, en ce moment, avec toute la diligence et l'entrain que demandent de tels préparatifs, la fête du "Sou de la Pensée française." Le matin du 24 juin, dans un même élan patriotique notre pensée, à tous Canadiens et Canadiennes, au sang

français, se portera vers ces compatriotes dont la confiance en nous, ne saurait être déçue. Et nous donnerons généreusement à toutes les gentilles patriotes qui nous tendront la "*Pensée Française*", que nous poserons sur notre cœur fidèle, avec respect et amour. Nous donnerons sans compter, avec joie, en songeant que notre geste est sacré, puisqu'il défend et protège nos sentiments et nos droits, et bien aussi notre tradition catholique. Car si l'on enlève à l'enfant la langue en laquelle il a appris à prier son Dieu, sa foi bientôt s'étiolera sans la douce harmonie qui l'avait tout d'abord guidé et dirigé!

La femme est la gardienne naturelle de la langue, aussi à l'appel de l'Association Saint-Jean-Baptiste, nombre des nôtres à l'âme patriotique sont venues s'inscrire sur le rôle des combattantes; et sous la direction de Madame Lemaire que ses valeureux états de service désignaient à la présidence du comité de la *Pensée française* formé dans la Fédération Nationale, ces patriotes se sont donc mis courageusement à l'œuvre pour donner à la fête Nationale l'éclat magnifique qui sera l'apothéose de la *Pensée Française*!

Nous louons de tout notre cœur l'impulsion sincère qui porte ces vaillantes à servir une si grande cause, et nous souhaitons que leur exemple fasse surgir tous les dévouements féminins, afin que la Canadienne-française, en 1913, se montre la descendante fidèle de toutes ces mères au cœur ardent qui, un jour vinrent de la douce France, lutter, souffrir et mourir, sur cette terre inconnue, lointaine et barbare, avec le grandiose esprit que leur sang martyr, féconderait une mission admirable pour la patrie et la foi! Nous n'avons pas le droit de répudier l'héritage héroïque, et pour rester dignes de toutes ces femmes qui se sont endormies le long des rives de notre Saint-Laurent, après avoir épuisé toute leur énergie et leur force à nous verser l'idéal patriotique et religieux! Et pour rester dignes de cet héritage lourd de gloires et de sacrifices, haut les cœurs, Mesdames, et en avant pour la *Pensée Française*!

Madeleine G. Huguenin.

Note.—Madame Lemaire (48 rue Adam, Viauville, Tél. : Lasalle 229) recevra avec plaisir l'adhésion de toutes les dames et jeunes filles désireuses de s'enrôler dans le bataillon valeureux qui servira le 24 juin prochain, l'œuvre du Sou de la Pensée Française.

NOTRE NUNERO NATIONAL

A l'occasion de la fête du 24 juin, nous n'avons pas cru inutile de consacrer à des articles se rapportant au culte de la Nationalité nos colonnes destinées à l'éducation et aux questions économiques. La raison en est bien simple, c'est que la question Nationale est à la fois une question d'éducation et une question économique.

Elle doit à juste titre préoccuper l'éducateur : il importe de savoir si la culture française, culture des lettres, formation du caractère, mœurs et mentalité, si la culture française telle que nous la concevons doit être léguée aux générations futures. A-t-elle assez de vertus pour se faire accepter malgré ses défauts — qu'on ne saurait ignorer d'ailleurs par exemple en ce qui concerne le développement de l'initiative ? Ses qualités originales sont-elles appelées à quelque influence bienfaisante en Amérique ? Et dans un pays neuf où le jeu des énergies industrielles semble plus important que celui des énergies intellectuelles et artistiques auront-elles quelque valeur ? Enfin est-il vrai que notre physionomie nationale soit pour nous la réelle sauvegarde de la religion catholique ? Si la réponse est dans l'affirmative, une ligne de conduite s'impose : il faut mettre le sentiment national à la base même, de notre système d'éducation afin qu'il la pénètre tout entière. C'est à cette conclusion que nos compatriotes les plus distingués se sont ralliés.

Ceci établi, des problèmes pédagogiques surgissent : comment rendre notre éducation nationale ? Est-ce par l'école ou par la famille ? Faut-il insister sur l'histoire nationale ou plutôt sur l'étude des ressources actuelles de notre pays ? Faut-il former les esprits aux sources de notre littérature canadienne ?

Il importe de répondre : l'orientation de milliers de petites intelligences en dépend.

Le patriotisme, avons-nous dit, est aussi lié à la solution de maintes questions économiques.

Puisque la culture Nationale Canadienne-Française diffère profondément de la culture Anglaise : cette concurrence d'aptitudes est-elle ou non favorable au développement de notre pays ? La formation latine offre-t-elle en elle-même certaines qualités précieuses au point de vue industriel ? La conception française du bonheur social ne mérite-t-elle pas qu'on la perpétue et de plus, la doctrine sociale catholique que nous détenons n'a-t-elle pas une incontestable supériorité sur la doctrine sociale du protestantisme ?

Voilà des problèmes assez graves pour justifier l'ingérence de la préoccupation Nationale, dans le domaine de la prospérité matérielle d'un peuple.

Comme éducatrice, toute femme l'est, il nous faut donc avoir des convictions fermes et effectives sur la nécessité du patriotisme ; comme citoyenne, infime rouage d'un vaste mécanisme, il nous faut consciemment et fidèlement jouer le rôle qui nous est assigné par la Providence. Ce qui veut dire, sous des formes diverses : soyons patriotes ! *Mourir* pour sa patrie, quelle magnanime oblation ! Mais *vivre* pour elle par son intelligence, par son cœur, par son travail à tous les instants de la vie c'est peut-être plus héroïque.

La Secrétaire.

NOS AMIS

Ces quelques lignes d'une lettre adressée à la Secrétaire d'administration nous sont un précieux encouragement de la part de l'éloquent orateur que nous connaissons, de l'apôtre si dévoué des œuvres de relèvement social en France.

Mademoiselle,

J'ai lu avec grand plaisir ce premier exemplaire de la "Bonne Parole" que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Que Dieu bénisse l'œuvre naissante en laquelle vous mettez un si bel espoir ! Qu'il vous donne la joie de voir se propager, grâce à elle, l'esprit courageux et clairvoyant du zèle chrétien pour toutes les initiatives de la bienfaisance sociale et de l'apostolat religieux !

L'abbé Thellier de Poncheville.

Pour qu'elle soit patriote

Une très jeune mère désire apprendre comment on peut former au patriotisme la mentalité d'une fillette, et me demande mon idée.

Quel délicieux sujet de réflexion ! Il s'agit de provoquer l'éclosion d'un très grand sentiment dans une toute petite âme. Nous disons "l'éclosion", non pas encore l'entier développement — qui s'accomplira, lui, sous l'influence des récits historiques, des nobles exemples et d'une ambiance favorable, puis s'accroîtra, pour monter jusqu'au sublime, viennent les revers nationaux et les persécutions.

Pour naître, le patriotisme n'a besoin, il me semble, que de la chaleur d'une parole maternelle ; au souffle d'un enthousiasme vrai pour les splendeurs que la nature a déployées autour de lui, l'enfant arrive par degrés à aimer la terre, et surtout celle de son pays ; à contempler longuement, une par une, les choses de son sol, il s'y attache, elles s'emparent de lui.

Le regard neuf, qui s'étonne, saura thésauriser sans fin au bénéfice de l'esprit dont les ailes poussent. C'est à la campagne que l'enfant amasse le plus d'impressions de beauté, avec des joies d'admiration qui successivement le dilatent, l'élèvent et le modèlent pour la patrie qui est la sienne. Toutefois, si vous n'avez le soin d'attirer son attention sur certains points de vue admirables, ou sur les particularités providentielles d'un objet, maint petit spectateur étourdi courra devant lui sans vraiment voir. Et si vous restez indifférente, l'abandonnant à ses seules courtes observations, *ce sont autant de délicates nuances, dans les images locales, qui peut-être vont lui manquer toujours.* Ce qu'il y a de subtil et d'exquis doit avoir place dans notre amour des paysages familiers.

Voici une fleur, la première du printemps, sans doute : la dent-de-lion qui constelle de son or la prairie ; Bébé l'accueille avec de jolis battements de mains ; faites-lui regarder de près, respirer, puis effeuiller. Les pétales vont s'en aller à la brise : cela nous fuit... mais aussi cela nous reste, vous le savez. Il suffit de nous recueillir pour retrouver ce tableau printanier.

Je n'oublierai de ma vie un certain papillon qui vibrait de plaisir sur une corolle. L'envers de ses ailes

relevées était exactement gris de perle, dentelé d'une ligne noire, et piqué de grains de corail — à moins que ce ne fût du sang d'aurore tombé sur lui en gouttelettes... Dans le filet blanc qui me servait à capturer les insectes, je le fis prisonnier, et vis au travers qu'il était vêtu de satin noir pointillé de blanc. Jamais papillon ne me parut plus magnifique : je venais sans doute de rencontrer un prince des lépidoptères... Et dire que, pour tout un jour, je le mis en cage!... Mais celui-là, il a mis sa beauté dans mon souvenir....

Les oiseaux blancs venaient l'hiver, si mignons avec leurs pieds roses et leur bec rose, becqueter la neige et quelques grains jetés... A propos, où donc peut-on les voir, aujourd'hui? Ils étaient de mes amis.

La neige aussi. Avant d'avoir remarqué la forme et le charmant prodige de ses cristaux, je l'aimai, comme tout le monde, pour sa blancheur incomparable et la légèreté de ses flocons dans l'espace; avant de savoir sa bonté pour la terre, sa poésie pour les tombes et sa ressemblance avec les âmes innocentes, je l'aimai pour le ciel que ma mère me montrait; puis encore pour son épaisseur moëlleuse qui s'amasse au pied des murs et des arbres, qui remplit les chemins, les exhausse, et dans laquelle nos pieds s'enfoncent avec une peur de s'y perdre, de ne pas atteindre le sol, de s'enliser toujours...

Mais précisément, je m'enlise... et vous m'interrompez : j'allais vous parler aussi des couchers de soleil sur nos plaines et des clairs de lune sur nos lacs... Je vous entends : — "Tout cela n'a rien de particulier à notre pays." — Non, mais il est bon que *tout cela* captive d'abord l'intelligence, inspire les premières pensées, ouvre les yeux candides, compte parmi les premières joies. *Cela*, uni aux chants nationaux, puis aux saintes émotions collectives de la famille, de la paroisse et, peu à peu, à l'idée du sacrifice, aux faits émouvants de l'histoire, nous a autrefois disposés nous-mêmes à l'enthousiasme, au patriotisme.

Quand une fois ces spectacles, ces sentiments, ont imprégné notre âme, elle en cherche de nouveaux et de plus compliqués.

Cependant votre crainte de la banalité soutient encore que nous n'avons rien qui ne se puisse trouver ailleurs. Là-dessus, vous faites le procès de la neige, "pas plus immaculée ici qu'ailleurs."

Je vous réponds : Dans cet ailleurs lointain que l'horizon nous cache, au-delà des mers, la neige couronnant les grandes Alpes et le mystérieux Himalaya, si elle est comme la nôtre liliale, n'est pas faite des mêmes eaux : le soleil ne l'a pas puisée dans nos lacs, dans notre fleuve ; il n'y mêla jamais de nos larmes ni de celles de nos proches. Notre neige, voyez-vous, ce n'est pas la même chose : elle est nôtre ! Et les papillons d'ici, peuvent-ils être banals, nourris dans nos jardins, à même les fleurs arrosées de nos mains ou de celles de nos mères, ou bien dans les buissons de ces routes amies qui nous ont menés au baptême, à la prière, à des réunions joyeuses, à tous les appels de la vie?....

A dessein je ne mentionne pas les merveilles pittoresques spéciales au Canada : vous voulez les oublier en ce moment, mais il sera loisible à *votre* fille, à *vos* fils, de les connaître, et vous savez bien qu'elles justifient pleinement, même au regard de l'étranger, notre amour jaloux.

Ma chère amie, il est une chose pour laquelle, je le sens, beaucoup d'entre nous mourraient avec joie : c'est la vie immortelle de notre peuple en ce pays. Sa vie, c'est-à-dire son triomphe matériel sur les adversaires, sa royauté morale reconnue dans le monde. Soutenues et groupées par la foi ancestrale et par la langue unique dont nous sommes héritiers, les forces vives de la race iraient se multipliant, s'imposant partout. Sur les prairies incomparablement riches qui semblent fuir vers l'infini, sur les monts d'améthyste et sur le vaste satin bleu des eaux calmes où l'œil se délecte comme en un ciel, partout rayonnerait le génie, sourirait la beauté, grandiraient les vertus canadiennes-françaises.

A ce rêve grandiose, vous souriez mélancoliquement. Notre génération, dites-vous, ne le verra pas se réaliser ! Mais n'est-il pas très doux et relativement facile de contribuer à sa réalisation au moins par notre façon d'être et de vivre ? Et ne sera-ce point avancer d'un pas vers cet idéal, que d'avoir formé — selon votre vœu, ô jeune femme — des enfants au cœur fidèle et décidément canadien, conscients des qualités de notre sang comme de la grâce majestueuse et du charme de notre contrée.

Voulez-vous que nous poursuivions nos réflexions ?

Le petit enfant s'est développé devant la belle et gracieuse nature. A présent son oreille écoute les paroles, sa raison déjà les saisit. Il va falloir, à la maison, se priver devant lui de critiquer amèrement les compatriotes ; il faudra leur pardonner tout haut — comme à des frères qu'une illusion a trompés — lorsque pour éclairer votre élève, vous relèverez leurs fautes ou signalerez leurs travers.

Comment, je vous prie, grandira-t-il, avec le fécond orgueil de sa nationalité, notre gamin—ou notre gamine — si, en sa présence, les parents blâment ou ridiculisent froidement les nôtres ? De grâce, agissons tous ainsi qu'on le doit dans une famille bien née : de même que chez des parents, taisons ce que nous avons cru voir de défectueux chez nos nationaux !

Et tenez : "le vocabulaire canadien est pauvre ?" Enrichissons-le chacune de notre apport. "L'accent est lourd ?" Prenons la peine de l'alléger ; que sur nos lèvres, à nous, il gagne en élégance. Nous aurons du moins accompli quelque chose !... A quoi sert de récriminer contre la négligence générale si, personnellement, on ne réagit pas ? Dites-moi combien parmi les groupes sociaux que nous fréquentons, pourraient aujourd'hui s'intituler cercles du bon langage... Tous ils voudraient pourtant s'appeler cercles de bonne compagnie. L'un va-t-il sans l'autre?... Votre fillette, ô jeune mère, lorsqu'elle sera une belle jeune fille ne saurait priser très haut une langue que nous aurions laissée s'amoinrir. Pour qu'elle ne rougisse pas de nous, plus tard, il faut que nous travaillions à tout améliorer, à tout épurer, langage et habitudes ; il faut que notre ardeur entraîne. Autrement, voyez-vous, celles qui poussent vont désertter : j'entends qu'elles voudront adopter quelque autre langue, s'allier à la "race supérieure !"

Enfin, l'instruction viendra parfaire votre œuvre, et vous procurerez à cette intelligence, préparée par vos soins, toutes les lumières qui aident à mieux juger. Instinctivement, vous chercherez à écarter les livres qui dénigrent notre peuple — au moins jusqu'à ce que votre étudiante se soit documentée suffisamment — immunisée contre leur venin.

Que vos cadeaux soient parfois des ouvrages touchant

le Canada, son noble passé, ses luttes actuelles et ses espérances.

Puisse-t-elle prendre contact avec ces fines aïeules au caractère trempé, qui joignirent leur héroïsme français autour de notre berceau! Elles vivent toujours et nous parlent à travers les Relations, les Mémoires. Elles insuffleront à l'adolescente leur foi, leur volonté ardente et victorieuse qui les immola toutes au bien de la colonie.

Alors, chère amie, vous aurez formé une patriote — où je n'y entends rien.

Mais surtout, surtout à présent, tandis que vous la tenez encore sur vos genoux, cette frêle et sensitive créature en qui se répète chacun de vos frémissements, pensez, pensez à la patrie et l'aimez : elle l'aimera.

Marie Beaupré,

Directrice de cours.

Autour des berceaux

Notre premier congrès des "Gouttes de Lait".

C'est un Congrès en petit, mais c'est un Congrès tout de même, le premier tenu à Montréal, quand la France n'a eu sa première conférence que l'année dernière. Saluons-le!

Pendant trois jours on a délibéré pour fixer des règles uniformes sur le fonctionnement des Gouttes de Lait. Il peut y avoir des Gouttes de Lait privées indépendantes, avec des règlements particuliers; mais quand toutes les Gouttes de Lait sont sous un contrôle, puisqu'elles sont sous une seule et même dépendance, qui est le trésor municipal, il faut nécessairement une direction uniforme faite de l'autorité scientifique la plus accréditée et offrant des garanties d'opérations certaines et non aléatoires. C'est bien pour cela que cette convention première a eu sa raison d'être; cela seul suffirait; mais il y a plus.

Le problème, le terrible problème de la question infantile a été attaqué et sa solution difficile perquisitionnée en tout sens.

Ah! pour faire vivre nos chers nourrissons, il faut bien des efforts et ne pas craindre de remonter au-dessus des causes ordinaires et les plus immédiates.

Il faut bien enseigner à la mère que ce sont des erreurs, des fautes d'ignorance qui rendent le plus souvent son enfant malade.

Mais il faut aussi enseigner au père que son premier devoir est d'assurer la santé à l'enfant, à qui il a donné la vie, en assurant à la mère le confort physique et moral auquel son dévouement de mère lui donne droit.

Il faut aussi faire appel à la société et lui prêcher cette loi de solidarité qui, plus peut-être que la charité, impose à l'homme fort et opulent l'obligation de secourir le faible et l'indigent. Il faut aussi faire appel à l'Etat pour qu'il prête son concours large et généreux, son assistance nécessaire au maintien d'une œuvre qui, plus qu'aucune autre, a pour but la force et la grandeur de la nation.

Il faut remonter au-dessus des causes ordinaires, disons-nous. Oui. Il faut répéter bien haut, plus haut, ce qu'on a commencé à dire des ravages de l'alcoolisme et de la tuberculose sur l'espèce humaine, il faut que la

génération qui se forme sache bien que les constitutions atteintes de la rouille des mauvais temps ne peuvent produire des enfants forts et qui vivent.

Il faut plus que cela encore; l'enfant d'aujourd'hui, il faut le prendre tel qu'il est, tel que sera celui de demain et de bien des lendemains encore, hélas! avant que les taches originelles si mortelles soient complètement effacées; oui, il nous faut prendre l'enfant d'aujourd'hui avec tous ses besoins et ses vices et essayer de lui rendre le type auquel il a droit.

Enfant sans mère, puisqu'il est privé de son lait, il nous faut lui donner un lait maternisé qui l'aide à franchir la première étape si dangereuse de son entrée en ce monde.

Enfant de souche tuberculeuse, il nous faut le mettre dans un milieu antituberculeux.

Enfant d'ivrogne il nous faut refaire ses nerfs et ses os.

Enfant avarié, il nous faut purifier son sang.

Voilà la tâche que s'impose tout un groupe de médecins travailleurs, par devoir, voilà la tâche aussi que s'impose tout un groupe d'hommes et de femmes, par dévouement.

Séverin Lachapelle.

LA CITOYENNE

Après la famille, il est une société faite de la réunion des familles, comme le corps des cellules vivantes, c'est la patrie.

La patrie, c'est l'ensemble des hommes, vivant sur un territoire délimité par des frontières, parlant une langue commune, héritiers des mêmes souvenirs et des mêmes traditions et soumis à une même autorité.

Trois devoirs s'imposent à nous comme Canadiens-Français: celui de bien connaître notre pays, de l'aimer et de le maintenir.

Connaître son pays, c'est en savoir l'histoire; l'histoire du passé pour en tirer des leçons salutaires et l'histoire du présent pour en constater les faiblesses et les lacunes et y remédier dans la mesure de notre pouvoir, sans toutefois oublier tout ce qu'il y a déjà d'acquis, de bon, de grand et de noble, chez nous. Connaître son pays c'est aussi savoir la somme des privilèges qui sont garantis par la constitution — connaissances qui s'acquièrent à l'école, dans la société.

Aimer son pays c'est lui réserver le meilleur de son attachement, l'aimer non pas d'une tendresse étroite et exclusive, mais large et éclairée. Cet amour se démontre par les services rendus à sa patrie, par la bonne et saine influence de la citoyenne aidant ou ses parents, ou ses frères, ou son époux à remplir lui-même son devoir de citoyen et de chrétien. De là son influence dans l'observance des lois religieuses et civiles. De là également son droit de revendiquer et de réclamer la mise en pratique de ses droits, avec fierté et sans faiblesses, c'est-à-dire jusqu'au dévouement le plus héroïque, extrême limite de l'amour envers son pays.

Maintenir sa patrie, c'est maintenir l'esprit national, cet esprit fait de bon sens, de droiture et de loyauté.

Cet esprit est menacé et c'est à vous qu'appartient le devoir sacré de renouveler des vertus qui s'étiolent, d'être canadiennes, non pas à demi, mais intégralement avec toute la puissance de la race.

Pour cela maintenir la langue en l'étudiant et en la parlant bien partout, au foyer comme sur la rue et au

magasin; en faisant la guerre à toute mauvaise littérature, comme à tout langage impropre.

Puis développer le sens de la mesure et de l'équilibre, la tolérance et la pitié, la bravoure et la générosité, le culte du droit, la haine de l'injustice et de la force brutale. Ces vertus étaient l'apanage de nos grands hommes; mais au-dessus de tout cela il y avait le flambeau de la foi, l'amour de la religion et la fermeté des convictions; c'est ce qui a valu à notre histoire des pages glorieuses et pour l'Eglise et pour le Canada. Ces trois devoirs avec leurs conséquences, s'imposent à toute citoyenne de ce pays, parce que le vrai Canada il est avec ceux et pour ceux qui travaillent et qui peinent, avec ceux qui se dévouent et qui croient, avec ceux et avec toutes celles qui vous ressemblent, et qui veulent notre pays connu, maintenu et aimé.

M. l'abbé E.-A. Deschamps.

Un Apotre

FREDERIC OZANAM

1813-1853.

(suite.)

Constatacion qui surprendra beaucoup de monde! la charité qui semble la raison d'être et le but principal de la société ne fut pour les fondateurs qu'un moyen. Ils voulaient former une *association d'encouragement mutuel* avant de faire œuvre d'assistance. Ozanam racontant vers la fin de sa vie aux confrères de Florence les commencements de la société, tenait à préciser que le but principal, ne fut pas de venir en aide au pauvre, mais de fournir aux incrédules une démonstration victorieuse de la puissance du catholicisme, et surtout de *maintenir les membres par des exemples et des conseils mutuels dans la foi au Credo de leur enfance et la pratique d'une vie vraiment chrétienne*. Le Règlement imprimé, encore en vigueur aujourd'hui dans la société, énumère cette fin avant toutes les autres, avant la visite des pauvres à domiciles et le dévouement aux œuvres charitables. Cela témoigne d'un grand sens chrétien. La sanctification personnelle n'est-elle pas pour chacun l'affaire principale qui doit passer avant tout, et le zèle saurait-il durer, être efficace et méritoire s'il n'est pas inspiré par un principe surnaturel?

"Ne croyez point d'ailleurs, remarque Ozanam, que regarder la charité comme un moyen de conserver la foi, ce soit amoindrir cette sublime vertu. Elle grandira au contraire en nous. Nous apprendrons en visitant le pauvre que nous y gagnons plus que lui, puisque le spectacle de sa misère servira à nous rendre meilleurs." Ces dernières paroles sont admirables; elles contiennent toute une leçon de charité: se convaincre, tout en faisant l'aumône, que l'obligé n'est pas celui qui la reçoit, mais celui qui la fait; la porter au malheureux comme la rémunération d'un service qu'on acquitte avec reconnaissance, au lieu de la donner comme un os à un chien, de supérieur à inférieur, avec la prétention d'enchaîner ses clients par ses bienfaits: ce fut la pratique ordinaire d'Ozanam et de ses amis: "L'aumône, écrit-il, est la rétribution de services qui n'ont pas de salaire, comme ceux du prêtre et du soldat. Dans nos croyances, l'homme qui souffre

sert Dieu, il sert par conséquent la société comme celui qui prie. Il représente et continue parmi nous le Christ. Il accomplit à nos yeux un ministère d'expiation, un sacrifice dont les mérites retombent sur nous, et nous avons moins de confiance pour abriter nos têtes dans le paratonnerre de nos toits que dans la prière de cette femme et de ces petits enfants qui dorment sur une botte de paille au quatrième étage". Ozanam en visitant le pauvre n'oublie jamais ces pensées de la foi. "Tout ce que vous ferez à l'un de ces misérables, a dit Jésus, c'est à moi que vous le faites", mais qu'il est difficile souvent de reconnaître le divin Sauveur dans ses membres souffrants! Ozanam n'y a pas de peine: il met la main et le doigt dans leurs plaies, et il adore le Crucifié. Il aperçoit sur leurs fronts les traces de la couronne d'épines. Il veut tomber à leurs pieds et s'écrier: "Pauvres, vous êtes nos maîtres et nous serons vos serviteurs. Vous êtes pour nous les images sacrées de ce Dieu que nous ne voyons pas, et ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimons en vos personnes."

Ces sentiments admirables sont exprimés dans une lettre datée du 13 novembre 1836 qu'Ozanam alors âgé de vingt-trois ans, adresse à l'un des premiers membres de la société de Charité, monsieur Jannot qui voyageait en Italie et venait de visiter le tombeau de saint François, le Pauvre d'Assise. Ils aident à se faire une idée de l'ardeur de foi et de charité qui embrasait le cœur des pieux compagnons. Déjà leur nombre avait beaucoup grossi. A la fin de 1833, aux huit fondateurs s'étaient joints une quinzaine d'amis. Un an plus tard, le groupe primitif comptait près de cent membres et dut se sectionner. Les réunions devenaient trop confuses, et le temps manquait aux visiteurs pour rendre compte en séance de leurs excursions charitables. On se sépara en quatre groupes qui eurent des lieux de réunion distincts, des champs d'opération distincts, des budgets distincts, des officiers distincts, mais un but commun, un esprit commun, des règlements communs, un bureau général commun, des rendez-vous périodiques communs. Bientôt, les groupes nouveaux se sectionnèrent à leur tour. D'autres se formèrent en province et à l'étranger, par l'initiative tantôt des confrères transportés par les hasards ou les nécessités de l'existence loin du berceau de l'œuvre, et tantôt d'étrangers témoins au cours d'un voyage des merveilles de zèle accomplies par les confrères et désireux au retour d'en assurer le bénéfice à leur pays. Ainsi prirent naissance en 1846 la première conférence de Québec fondée par un jeune médecin canadien le docteur Painchaud qui s'était rendu l'hiver précédent en France pour raison d'études, et deux ans plus tard, en 1848, la première de Montréal inspirée par Monseigneur Bourget récemment revenu d'un voyage en Europe.

La Société de Saint-Vincent de Paul compte aujourd'hui de par le monde sept mille groupes affiliés et distribue annuellement plus de trois millions d'aumônes. L'esprit primitif se maintient et l'unité est assurée grâce à l'activité du comité ou conseil central qui se tient en relations continuelles avec les divers groupes par l'intermédiaire des conseils particuliers et leur adresse périodiquement un bulletin et des circulaires. Dans quelques semaines, s'ouvrira à Paris une sorte d'assemblée plénière. Les confrères du monde entier sont convoqués à célébrer au bureau de la société le centenaire de celui qui est regardé communément comme le principal fondateur, Ozanam. Sans doute l'œuvre est anonyme: elle est née des efforts d'un groupe; elle n'a jamais voulu

porter le nom d'un homme, sinon celui du saint patron de la charité, saint Vincent de Paul. Mais il est sûr qu'Ozanam eut dans la fondation une part prépondérante et décisive. S'il ne fut pas le seul, ni peut-être le premier à lancer l'idée d'une réunion dont les membres uniraient à leur foi la pratique des œuvres de charité, il travailla plus activement que personne à la réaliser ; il décida par son influence plus de confrères qu'aucun autre à s'associer au groupe primitif et à entreprendre la visite à domicile ; il prit tout de suite dans la société une autorité incontestée, et contribua plus efficacement que quiconque à y former et y maintenir l'esprit dont elle vit, par son action dans les conseils et près des confrères, par ses lettres et ses visites aux conférences lointaines, par les circulaires qu'il rédigea et les règlements qu'il codifia. Il est pour l'unanimité des confrères un fondateur vénéré, un modèle étudié et imité.

III.

III. L'œuvre féconde par excellence, ce n'est ni le livre qu'on élabore dans ses veilles, ni l'institution charitable à laquelle on consacre son activité, mais le sacrifice qu'on accomplit, sans murmure et de plein cœur : "Tant que le grain de froment qui tombe en terre ne meurt pas, il demeure stérile ; mais quand il meurt, il produit des rejetons en abondance." C'est la promesse du Sauveur et elle ne saurait être vaine. Si les résultats du sacrifice n'apparaissent pas toujours immédiatement avec évidence, c'est qu'ils sont profonds et que l'échéance en est parfois lointaine, mais ils sont certains et durables.

Le sacrifice eût manqué dans la vie d'Ozanam, s'il ne l'eût couronnée et parée d'un charme mélancolique irrésistible. Il vint sous la forme d'une maladie lente qui mina ses forces, suspendit ses travaux, le condamna à de longues périodes d'impuissance, le fit passer par des alternatives cruelles d'espoir et de rechute, et l'enleva à quarante ans, à ses œuvres, à ses affections, à ses espérances. L'épreuve était dure. Ozanam était de taille à la supporter. Un jour, en pleine jeunesse, — il n'avait guère alors plus de vingt ans — évoquant le souvenir des premiers temps du christianisme et des premiers apôtres, il avait écrit à un ami de Lyon : "A des maux égaux, il faut un égal remède, la terre s'est refroidie : c'est à nous catholiques de ranimer la chaleur vitale qui s'éteint ; c'est à nous de recommencer aussi l'ère des martyrs. Car être martyr, c'est chose possible à tous les chrétiens ; être martyr, c'est donner sa vie pour Dieu et pour ses frères ; c'est donner sa vie en sacrifice, que ce sacrifice soit consommé tout d'un coup comme l'holocauste, ou qu'il s'accomplisse lentement et qu'il fume nuit et jour comme les parfums sur l'autel ; être martyr, c'est donner au ciel tout ce qu'on a reçu : son or, son sang, son âme tout entière. Cette offrande est entre nos mains : ce sacrifice, nous pouvons le faire, c'est à nous de choisir à quels autels il nous plaira de le porter, à quelle divinité nous irons consacrer notre jeunesse et les temps qui la suivront, à quel temple nous nous donnerons rendez-vous : au pied de l'idole de l'égoïsme ou au sanctuaire de Dieu et de l'humanité." Pour Ozanam, son choix était fait, irrévocablement : il avait une bonne fois foulée aux pieds l'idole de l'égoïsme, et promis sa vie aux grandes causes ; il ne revint jamais sur sa résolution ; il ne connut point ces reprises perpétuelles qui succèdent de si près dans nos vies aux décisions généreuses et nous dérobent sans cesse le fruit de nos efforts : il commença par donner son temps,

ses loisirs, son travail, son intelligence, son cœur, ses plaisirs, ses fatigues et quand lui fut demandé le don suprême, il ne savait plus rien refuser à la volonté divine.

En retour, il avait reçu l'intelligence du sacrifice et le privilège d'en parler avec des accents qui font battre le cœur et le disposent au renoncement. Citons entre beaucoup un passage admirable de délicatesse et de sens chrétien sur le mariage : "Le mariage est un double sacrifice : ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la vertu, la pudeur, l'innocence : dans l'autre, un amour intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, qu'hier il ne connaissait pas et avec laquelle aujourd'hui il se trouve heureux de passer ses jours, et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et pour que le ciel la bénisse."

A la rentrée de Pâques 1852, Ozanam déjà malade fit à la Sorbonne sa dernière leçon : il sortit du lit pour la faire malgré les larmes de son épouse et la défense de son médecin ; ne venait-il pas d'apprendre que le matin, des étudiants dépités de trouver à la porte de la salle l'annonce de la remise du cours, s'étaient plaints du sans-gêne de messieurs les Professeurs qui, disait-on, en prenaient vraiment bien à leur aise ? "Je ferai ma leçon, dit Ozanam, il faut honorer notre profession." Il parut dans sa chaire pâle et chancelant, fit sa leçon tout entière avec une émotion et une éloquence qui déchainèrent à maintes reprises les applaudissements, et vint se remettre au lit. Le soir ou le lendemain, une pleurésie d'un caractère grave se déclara. La crise put être conjurée, mais le laissa dans un état de complet épuisement. Il dut demander un regain de force à des climats chauds. Il passa l'été et l'automne dans le midi de la France et en Espagne, l'hiver et le printemps en Italie, à Pise et à Livourne. Il y eut des améliorations trompeuses, des espoirs fugitifs de guérison au bout desquels le mal reparait plus menaçant : la faiblesse augmentait, les reins étaient atteints, la mort s'annonçait.

Ozanam se résigna sans murmure, sinon sans déchirements. Il fortifiait son âme par la lecture quotidienne de la sainte Écriture, surtout des Psaumes qui le ravissaient, et par la réception fréquente de la Sainte Eucharistie. Le 23 avril 1853, jour anniversaire de sa naissance, il écrivit à Pise une admirable prière : "J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, un charmant enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet.

"Faut-il quitter tous ces biens que vous même m'avez donnés ? Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice ? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées ? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour propre littéraire, de mon ambition académique, de mes projets mêmes d'études ou se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité ? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait et me laissez-

riez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant?

“Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous pas? Vous n'acceptez point ces offrandes intéressées. Vous rejetez mon holocauste et mon sacrifice. C'est moi que vous demandez. Je viens Seigneur. Je viens si vous m'appellez, je n'ai pas le droit de me plaindre. Vous m'avez donné quarante ans de vie. Que les miens ne se scandalisent pas si vous ne voulez pas faire aujourd'hui un miracle pour me guérir! Peut-être, Seigneur, vous exaucerez d'une autre manière les prières qu'ils font pour moi. Vous me donnerez le courage, la résignation, la paix de l'âme et ces consolations inexprimables qui accompagnent votre présence réelle. Vous me ferez trouver dans la maladie une source de mérites et de bénédictions, vous les ferez retomber sur ma femme, mon enfant, tous les miens à qui mes travaux auraient peut-être moins servi que mes souffrances.

“Si je repasse devant vous mes années avec amertume, c'est à cause des péchés dont je les ai souillées. Mais quand je considère les grâces dont vous les avez enrichies, je repasse mes années devant vous, Seigneur, avec reconnaissance. Quand vous m'enchaîneriez sur un lit pour les jours qui me restent à vivre, ils ne suffiraient pas à vous remercier des jours que j'ai vécus. Ah! si ces pages sont les dernières que j'écris qu'elles soient un hymne à votre bonté!”

Après avoir tracé ces lignes, Ozanam écrivit son testament dont voici le début et la fin: “Je remets mon âme à Jésus-Christ mon Sauveur; effrayé de mes péchés mais confiant dans l'infinie miséricorde, je meurs au sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du siècle présent; mais, toute ma vie m'a convaincu qu'il n'y a de repos pour l'esprit et pour le cœur que dans la foi de l'Eglise et sous son autorité. Ma prière suprême à ma femme, à mon enfant, à mes frères et beaux frères, à tous ceux qui naîtront d'eux, c'est de persévérer dans la foi malgré les humiliations, les scandales, les désertions dont ils seront témoin...

“Je sollicite les prières de tous les miens, de la Société de Saint-Vincent de Paul, de mes amis de Lyon. Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous diront: “Il est au ciel”. Priez beaucoup pour celui qui vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché. Aidé de vos supplications, chers bons amis, je quitterai la terre avec moins de crainte. J'espère fermement que nous ne nous séparerons point et que je reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi.”

Ozanam languit encore quelques mois. Le jour de l'Assomption, malgré sa faiblesse extrême, il voulut se rendre à l'église pour communier et entendre la messe. Il refusa la voiture qu'on avait fait approcher, en disant “C'est peut-être ma dernière promenade en ce monde. Je veux qu'elle soit pour rendre visite à mon Dieu et à sa mère.”

Quand tout espoir fut perdu, comme il ne voulait pas mourir sur la terre étrangère, on l'embarqua en toute hâte pour la France. Le vaisseau aborda à Marseille. On jugea impossible l'aller jusqu'à Paris, tant la fin semblait imminente. Le malade réclama les derniers sacrements. Le prêtre qui les lui porta lui recommandant la confiance en Dieu. “Eh pourquoi le craindrais-je? répondit-il, je l'aime tant.”

“Ce devoir rempli, raconte Lacordaire, un sommeil précurseur s'empara de ses membres épuisés. Il se réveillait ça et là pour remercier et pour bénir, pour tendre la

main, pour essuyer une larme, pour sourire encore une fois. Le matin de sa mort jour de la Nativité de la Très Sainte Vierge, huit septembre 1853, il ouvrit les yeux, souleva les bras et dit d'une voix forte “Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi.” Ce fut sur la terre la dernière parole de cette âme qui en avait eu tant d'éloquentes.”

Une telle vie porte sa leçon avec elle: on serait bien à plaindre si après l'avoir entendu conter, on ne se sentait pas au cœur une confusion de son apathie et de sa stérilité, un élan de générosité, une ambition d'apostolat. Nous ne pouvons avoir le talent d'Ozanam, mais nous pouvons avoir son âme, âme croyante, âme aimante, âme dévouée; nous pouvons la former en nous. C'est par son âme bien plus que par son talent qu'il a été l'apôtre qu'il a été. Ne nous plaignons pas qu'il ait été ravi si tôt. Ce qui vaut le plus dans sa vie, c'est l'exemple imitable pour tous d'obéissance parfaite et d'adnégation totale qu'il a laissé et qui éclate surtout dans ses derniers jours. Et puis, comme il l'écrivait à vingt ans “Nous ne sommes ici-bas que pour accomplir la volonté de la Providence; cette volonté s'accomplit jour par jour, et celui qui meurt laissant sa tâche inachevée est tout aussi avancé aux yeux de la suprême Justice que celui qui a le loisir de l'achever tout entière.”

E. Gouin, P. S. S.

L'amour triomphant

(suite.)

VI

Les jours qui suivirent, Benjamin connut l'angoisse où sombrent parfois les cœurs les plus vaillants. Mais il était de ceux que le malheur n'abat pas facilement — il l'avait prouvé en réagissant, comme il avait fait, contre sa pénible destinée — et il se ressaisit vite. Avant tout, il fallait que Priscilla pût avoir, si faible fût-il, un peu d'espoir que son désir serait peut-être un jour exaucé. Ce serait toujours autant de gagné, et après cela il aviserait. Et c'est pourquoi, un jour qu'il voyait sa jeune femme un peu rassérénée, il lui dit presque joyeusement:

“— Vous voulez voir votre enfant, ce qui s'appelle voir, de vos propres yeux. Eh bien, ma chérie, vous la verrez.

Il disait cela, sans trop y croire lui-même. On lui avait tant répété que le cas de Priscilla était irrémédiable, et que tous les médecins du monde n'y pouvaient rien faire. Or, un matin qu'il était à lire une gazette de Londres, arrivée par le dernier courrier, il sursauta, vivement intéressé par la lecture d'un simple faits-divers. Il s'agissait d'une opération pratiquée sur les yeux d'une jeune fille, par un grand chirurgien anglais qui, depuis peu, s'était acquis une énorme célébrité dans l'art de redonner la vue aux aveugles. Cette opération était celle de l'extraction de la cataracte, aujourd'hui chose si commune que personne ne la remarque plus, mais à cette époque-là, il y a cent ans, entourée d'un prestige merveilleux qui tenait du miracle. Ce qui ajoutait à l'intérêt passionnant avec lequel Benjamin lisait ce fait-divers, c'est qu'il lui semblait reconnaître le cas même de Priscilla. A tout hasard, Benjamin écrivit en secret au chirurgien,

et en temps voulu il en recevait une réponse qui était bien de nature à lui faire concevoir le meilleur espoir. Aux détails qu'on lui donnait, le praticien de Londres croyait pouvoir assurer du moins une guérison partielle, et même, il ajoutait qu'il ne serait pas nécessaire de faire le voyage d'Angleterre, et qu'il pouvait lui recommander en toute confiance un de ses confrères de New-York, aussi habile que lui-même dans l'art d'extraire les cataractes. Après examen, et s'il s'agissait d'autre chose, il serait toujours temps d'aviser ; et, au surplus, si le voyage d'Angleterre s'imposait, Benjamin et sa femme se trouveraient à New-York à bon port pour prendre le chemin de l'Europe.

On devine si Priscilla accueillit la nouvelle avec empressement et si le voyage fut vite décidé. Cependant, à cette époque déjà lointaine, ce n'était pas une petite affaire que d'aller de Bytown à New-York. Il fallait, de peine et de misère, moitié par eau et moitié par des routes abominables, gagner les points d'où les diligences convergeaient sur New-York. Mais ce n'était qu'une fois rendu à Albany qu'on pouvait espérer être au bout de ces tribulations et encore fallait-il, à partir de là, deux bonnes journées de route le long de l'Hudson avant de toucher au but.

Rien de particulièrement notable n'est à relever dans cette longue étape, dont du reste la bourse bien garnie de Benjamin contribuait beaucoup à atténuer les multiples et inévitables désagréments. Cependant, à Albany, un incident se produisit qui fut bien près de tourner au tragique. Benjamin, s'étant avisé d'aller faire tout seul en plein jour une promenade dans la Grande Rue, y détermina un tel attroupement que ce ne fut qu'à grand-peine qu'on put l'en dégager pour lui faire regagner son hôtel. Toute une meute d'enfants hurlait à ses trousses, et une femme qui sortait d'une boutique s'enfuit précipitamment en criant partout sur son passage, qu'elle venait de voir le diable. La police dut intervenir et prier Benjamin d'avoir plus d'égards pour les susceptibilités des citoyens, en ne sortant autant que possible qu'à la nuit close.

Et c'est alors qu'une pensée, qui se fit d'heure en heure plus lancinante, commença à sourdre dans l'esprit de Benjamin. L'objet du voyage qu'il avait entrepris était de redonner le bien suprême de la vue à Priscilla. Mais alors, et si le miracle du praticien se réalisait, elle le verrait, elle aussi, ce pauvre visage ravagé dont l'horreur faisait fuir tout le monde. Comment espérer que, sensitive comme il la savait, elle pût résister à un tel choc. Elle n'en laisserait peut-être pas voir, au même degré que les autres, tout le dégoût qu'elle en ressentirait, mais à coup sûr, elle en mourrait peu à peu.

A partir de là, cette pensée ne le quitta plus, et le jeta dans un tel accablement que sa femme s'en aperçut et le supplia, dès l'arrivée à New-York, d'aller voir un médecin, en mettant tout cela sur le compte du déséquilibre provoqué par les fatigues du voyage et le dérangement de ses habitudes. Il fit ainsi qu'on lui disait, mais ce fut pour supplier l'homme de l'art de lui désigner un spécialiste pouvant lui fabriquer un appareil quelconque qui corrigerait dans une certaine mesure l'épouvante de sa figure. La nécessité où il était acculé le rendait coquet, et il voulait se faire beau pour affronter la grande épreuve prochaine.

VII

Le praticien de Londres ne s'était pas trompé. Il s'agissait bien, en effet, de la cataracte, et le docteur Alsopp — le collègue de New-York — se faisait fort, vu la grande jeunesse de Priscilla, de mener l'opération à bonne fin. Toutefois, ajoutait-il, on avait attendu si longtemps que des soins très minutieux s'imposaient avant d'espérer guérison complète. Surtout, il n'y avait pas à songer à se remettre en route avant plusieurs mois, car la moindre secousse pourrait être fatale à la malade.

Toutes choses étant ainsi, Benjamin résolut de quitter l'hôtel où il était descendu et de louer pour quelques mois un petit logement où l'on pût être assuré de tout le calme nécessaire. Ce ne fut pas long, et dès le lendemain il avait trouvé ce qu'il fallait, une jolie maison toute meublée près de Bowling Green, à l'entrée de Broadway, et d'où par des échappées à travers les arbres on avait la vue des navires montant et descendant la rade, toutes voiles ouvertes à la brise.

Le lundi qui suivit, par une radieuse matinée de fin mai, eut lieu l'opération. Benjamin en suivit toutes les phases avec une attention aiguë, et plus que jamais alors la pensée qui maintenant ne le quittait plus se fit, quoi qu'il pût faire, plus atroce. "Elle" allait voir, c'était certain, l'homme de l'art l'avait assuré. Oui, mais "elle" le verrait aussi, "lui", dont le pauvre visage n'était bon qu'à mettre sous masque et alors dans quelle retraite inaccessible irait-il se cacher?...

Trois jours se passèrent encore, qui semblèrent interminables à Priscilla, dans l'immobilité absolue où elle avait été condamnée après un premier pansement. Enfin, le jeudi, le docteur Alsopp annonça qu'il allait pouvoir enlever les compresses et se rendre compte du plus ou moins de succès de l'opération. Il recommanda de tenir l'enfant prêt pour que la mère pût le voir, car les instants ménagés avant le second pansement seraient très fugitifs, et il n'y avait pas une seconde à perdre. Surtout, il exigeait que Benjamin ne se montrât pas ce jour-là. Il ne fallait pas, disait-il, fatiguer la malade, et ce serait pour une autre fois. A vrai dire, il n'était pas rassuré, et il voulait différer le plus possible le moment où Benjamin ne pourrait plus reculer devant l'inévitable et devrait coûte que coûte se montrer.

La dernière compresse enlevée, le praticien s'était penché anxieusement sur les yeux de Priscilla qui, en s'ouvrant peu à peu, laissaient voir les pupilles striées de petites raies de sang. Quelques instants s'écoulèrent encore, pleins d'une indicible angoisse. A la tête du lit, et en pleine lumière, Barbara tenait l'enfant. Soudain, la malade eut un long cri fait de joie débordante, et tendant les bras vers l'enfant, elle jeta coup sur coup un flot de paroles incohérentes :

"— Oh ! Dieu, oui, je la vois... C'est le ciel !" Ange adoré !... Comme tu es belle, chère petite fille de mon âme !... Merci, Seigneur !...

Le médecin s'interposait et se hâtait de refaire le pansement. Il était sûr, disait-il, que Priscilla verrait, au moins d'un œil, car il y en avait un, celui de gauche, dont la guérison ne lui paraissait pas encore assurée. Et, tout le temps, il disait à la malade :

"— Allons, êtes-vous contente, ma bonne dame. Vous l'avez vue, votre petite fille, et si vous êtes bien sage, vous la verrez encore demain. Et puis après, ce sera le tour de votre mari, qui se morfond en ce moment à vos côtés, et qui lui aussi, ne se tient pas de joie."

Quand il partit, il renouvela à la malade ses instructions. Surtout, l'immobilité, une immobilité absolue dont rien ne devait venir la distraire. Et il lui expliqua à nouveau, car il la savait d'âme forte, le grand danger toujours à redouter : l'épanchement subit du corps vitré qui ne régénère pas.

VIII

La journée s'écoula sans encombre, puis la nuit vint, une douce nuit de printemps dont le souffle, agitant mollement les rideaux de la fenêtre, venait jusque sur le lit caresser le front de la malade. Dans le silence grandissant, on percevait de plus en plus la sonnerie des heures de l'horloge de la Trinité, en remontant Broadway. Priscilla exigea que son mari, qu'elle savait terrassé de fatigue, allât prendre un repos nécessaire, et elle éloigna aussi pour la même raison la fidèle Barbara. Seule l'infirmière passerait là comme d'habitude toute la nuit, sur un sofa dressé près du lit.

Pour obvier à tout danger de mouvement brusque de la tête durant le sommeil, Priscilla avait dû cette fois-là encore prendre un puissant narcotique avant d'entreprendre sa nuit. La dose fut-elle, ce soir-là, plus faible qu'elle n'aurait dû être, ou la malade était-elle dans l'un de ces états où les nerfs réagissent contre les plus forts stupéfiants ? Toujours est-il qu'elle s'éveilla soudain les oreilles emplies d'un susurrement singulier, dont le bruit lui paraissait venir de la chambre d'à côté, mêlé à une sorte de plainte continue et étouffée. Et peu à peu, à mesure qu'en elle se faisait plus net le rappel des choses, elle comprit ce qui se passait là, tout à côté. Les voix étaient celles de son mari et de l'infirmière. Priscilla entendait cette dernière supplier Benjamin d'être plus raisonnable et de ne pas se mettre en de pareils états, car, disait-elle, il pouvait être assuré que sa femme l'aimerait toujours. Elle connaissait son cœur, et ce n'était certainement pas parce qu'elle pourrait enfin le voir de ses yeux qu'elle cesserait de chérir l'être moral qui était en lui. Mais, à toutes ces objurgations, Benjamin opposait les mêmes raisons. Non, disait-il, on n'apprenait pas comme cela, tout d'un coup, à vivre avec des monstres.

Puis, la même plainte revenant, Priscilla comprit que Benjamin pleurait par petits coups étouffés, assis près de la table. Elle entendit encore qu'il persistait à rester là, voulant être tout près de sa femme pour pouvoir se glisser de temps à autre, comme un voleur, près d'elle, afin de pouvoir jouir encore cette nuit-là de sa présence adorée, avant de s'en aller loin, bien loin, se perdre en quelque retraite inaccessible. Subitement, la garde-malade eut un cri étouffé :

«— Mon Dieu ! voyez donc, la porte qui s'est ouverte.

Et Priscilla les entendit tous deux qui venaient, effarés, fermer cette porte avec des soins infinis, mais non pas cependant sans être restés assez longtemps sur le seuil, à regarder du côté du lit pour voir si elle n'avait pas bougé. Puis, sans doute rassurés, ils se retirèrent, elle n'entendit plus rien, et seules les heures égrenées par l'horloge de la Trinité continuèrent à vibrer dans le silence de la nuit.

Quand elle entendit sonner trois heures, son parti était pris. Pour éviter à l'homme qu'elle aimait l'horrible doute qui désormais ne le lâcherait plus, elle resterait aveugle, voilà tout. Que fallait-il pour cela ? Rien, ou presque rien. Le médecin lui avait enjoint de rester immobile. Eh bien, elle passerait outre à ses instructions. Quelques mouvements de la tête, il n'en faudrait

pas plus, sans doute, pour que le sacrifice pût être consommé. Mais, ici, un caprice la prit qu'elle voulut coûte que coûte contenter. Elle resterait dans sa nuit, c'était chose décidée, mais auparavant elle voulait voir la lumière, ne fût-ce que durant une parcelle insignifiante de temps, afin d'en emporter à jamais le rayonnement au fond de ses ténèbres. Elle écouta la respiration de la garde-malade reposant à ses côtés, et au souffle scandé à intervalles réguliers, elle jugea qu'elle devait être profondément endormie. Seulement, l'aurore n'était pas loin, et il lui faudrait maintenant se hâter.

Quatre heures sonnèrent. Au dehors, les oiseaux préludaient par des trilles timides au concert par lequel ils allait bientôt saluer l'apparition de l'astre du jour. C'était le moment. Avec des soins infinis, Priscilla fit glisser tout d'un bloc, et sans en rien détacher, l'appareil de compresses fixé sur ses yeux, afin de pouvoir, ce tantôt, tout remettre en place elle-même. Puis, l'appareil enlevé, elle se dressa sur son séant et chercha à se reconnaître. Tout d'abord, elle ne vit rien, puis enfin elle perçut qu'en un coin de la chambre fusait une lueur blanchâtre à l'endroit où devait se trouver la fenêtre. Se glissant hors du lit, elle marcha vers cette lueur, retenant son souffle, les deux mains serrant son cœur prêt à éclater, et arrivée là, elle comprit qu'en effet c'était la fenêtre, garantie par d'épais rideaux. Les ayant écartés légèrement, elle eut la sensation de planer au milieu de nuages blancs teintés de rose et d'azur. Dans la splendeur prochaine du matin, la lumière divine et mortelle montait et s'épandait de plus en plus. Quelques instants s'écoulèrent encore, et brusquement ce fut comme si un jet de flamme eût pénétré jusqu'à son crane. Presque aussitôt, elle se sentit descendre en un gouffre de ténèbres, et elle comprit que l'accident prédit venait de se produire et qu'elle resterait à jamais aveugle. Mais elle avait eu le temps, cependant, quand le jet de flamme avait jailli, de voir la merveille éternelle de l'aurore venir jusqu'à elle, et elle en emportait à jamais, dans la noirceur où elle descendait, une vision qui ne la quitterait plus.

Elle regagna son lit avec les mêmes précautions, et s'étant recouchée, elle remit en place l'appareil de compresses. Non seulement elle ne regrettait rien, mais elle goûtait, à voir son sacrifice ainsi accompli sans encombre, une immense joie, celle d'avoir donné à son mari la plus suprême preuve d'amour qu'il était en son pouvoir de lui donner. Et cette joie-là, aussi, lui appartenait en propre, car pas un être vivant n'en saurait jamais rien.

Quand vint l'heure de la visite, le médecin ne fut pas long à se prononcer. Un simple coup d'œil avait suffi à lui révéler l'étendue du désastre. Il ne voulut pas, cependant, enlever immédiatement tout espoir à Priscilla et il lui dit :

«— Allons, du courage, ma bonne dame. L'œil gauche est irrémédiablement perdu et l'autre est bien malade. Mais, cependant, nous allons encore essayer.»

Ce ne fut qu'à quelques jours de là qu'il se décida à annoncer l'atroce cécité. Aux deux côtés du lit, Barbara et Benjamin pleuraient silencieusement. Seule, Priscilla ne manifestait aucune émotion. Bien au contraire, ses traits avaient soudain revêtu une sorte de

CHS C. De LORIMIER,

Importateur de Fleurs et Plantes Naturelles. Fabricant de Fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles. Spécialité : Tributs Floraux Funéraires. — 250, St-Denis. — Tél Est 1584.

mansuétude angélique tenant de l'extase. Et comme Benjamin gémissait de plus belle, elle lui dit :

— Pourquoi tant vous lamenter. Je demandais à voir ma fille et je l'ai vue. N'étions-nous pas déjà si heureux avant cela. Maintenant, mon bonheur sera parfait. Qu'il me tarde, maintenant, d'être de retour là-bas, dans notre chère maison de Bytown, que nous ne quitterons plus jamais, n'est-ce pas, mon pauvre bien-aimé?
FIN. *S. Clapin.*

VOILA COMMENT

Les distributions de prix vont bientôt avoir lieu et nos bambins iront ensuite s'ébattre à la campagne.

Pour que l'enfant après une année de bon travail reçoive un livre qui lui fasse vraiment plaisir donnez-lui un **OUVRAGE CANADIEN**.

Pour que le souvenir des joies les plus légitimes se mêle toujours aux souvenirs glorieux de notre histoire, donnez-lui, en cette fête de fin d'année, un **OUVRAGE CANADIEN**;

Pour qu'il estime et aime sa patrie et les siens que sa plus grande récompense soit un **OUVRAGE CANADIEN**

Pour lui dévoiler un idéal capable de le faire persévérer dans l'effort et de le préparer à servir son pays, donnez-lui un **OUVRAGE CANADIEN**.

Pour lui faire encore mieux apprécier notre belle nature canadienne, donnez-lui avant les vacances un **OUVRAGE CANADIEN**.

Pour fournir à ses heures de loisir des rêves d'héroïsme et de dévouement, donnez-lui un **OUVRAGE CANADIEN**.

Voilà comment d'un enfant on fait un patriote.

Chronique des Oeuvres

SECTION SAINT-HENRI. — Le 25 mars, une quarantaine de Dames Patronnesses de la Fédération Nationale (Section St-Henri), se sont rendues à leur salle de réunion pour l'assemblée mensuelle.

Nous avons l'honneur et le plaisir d'entendre, ce jour-là, Madame G. Huguenin (Madeleine) dans une brillante causerie sur Madame Julie Hosanna Lavergne, française et femme auteur du XIXe siècle.

Un délicieux portrait nous la fit voir jeune fille, épouse, mère, patriote, écrivain.

Jeune fille avec des dons précoces et révélateurs, elle rencontra pour l'associer à la sienne une nature d'artiste dans la personne de M. Lavergne, un ami de Lacordaire.

Elle fut une épouse aimable, vaillante compagne de son mari. Mère admirable de dévouement, elle se fit l'institutrice de ses neuf enfants.

Patriote et grande française, elle sut dresser une ambulance pour les maladies aux jours de .70 et multiplier sa charité pendant la Commune. Ecrivain, distingué, elle nous a laissé nombre et variété

d'œuvres choisies: "Légendes de Trianon, Dona Philippa," etc., œuvres, où brillent un esprit littéraire, une délicatesse raffinée, une facilité merveilleuse de la plume.

En somme, Madame Huguenin a voulu mettre sous nos yeux, un grand modèle de femme de cœur et d'action. Si douce que soit la femme des dons de l'esprit, elle doit demeurer avant tout, à l'exemple de Julie Lavergne, la gardienne du foyer, et consciente de son devoir, ennoblir son rôle en l'étendant.

Cordial merci à Madame Huguenin pour l'exquise conférence dont ce résumé n'a ni la couleur, ni le charme.

Réunion mensuelle des Dames de la Fédération Nationale, section Saint-Henri, tenue en leur salle, le 7 mai, sous la présidence de M. l'abbé Paiement, aumônier.

En présence d'une assistance assez nombreuse, M. le docteur S. Lachapelle disserta, d'une façon très intéressante et très pratique, sur la manière de procéder à l'établissement d'une Goutte de Lait; sur les devoirs du médecin, de la mère, de la garde-malade. Toutes ces instructions ne manqueront pas de réveiller bien des énergies et de porter leur fruit dans cette paroisse. Un appel touchant fut fait aux zélatrices, afin qu'elles multiplient leur dévouement pour le succès de l'Œuvre ici.

Madame Ls Coderre a été proposée unanimement et à très juste titre comme présidente honoraire de cette section.

BIBLIOGRAPHIE

Mme Latitia Bonaparte — par Mlle Hermine Lanctot. (Librairie Beauchemin, limitée.)

Voilà une élégante petite brochure qu'il faut lire. Quoique le sujet, historiquement ne nous touche pas de bien près, par la fine psychologie qui s'y glisse et par l'enseignement moral pratique qui s'en dégage, il ne peut manquer de nous captiver. Page d'histoire de France, c'est aussi l'histoire d'une âme et d'une femme comme nous.

Merci et félicitations à l'auteur d'avoir serti ce joyaux. Car si l'on jouit tant au contact de l'austère reine-mère, si l'on s'éprend de ses mâles vertus et si au cours de la lecture on sent cet exquis vertige des contes de fées et des légendes dorées, c'est que l'auteur, en artiste, raconte aussi bien qu'elle analyse: sa phrase très simple court et se pose comme une fine broderie.

M.-J. G.-L.

PELERINAGE A LOURDES ET A ROME

Sous le Patronage de la Fédération Nationale St-Jean-Baptiste.
Départ de Montréal et de Québec le 1er juillet, par le "Royal George" de la ligne du "Canadien Nord". — Retour pour septembre, par le "Royal Edward", même ligne. Plusieurs pèlerins, entr'autres plusieurs membres du clergé, tant du Canada que des Etats-Unis, se sont inscrits pour prendre part à ce pèlerinage à la Grotte de Lourdes et à la ville Eternelle. — Il nous reste encore quelques bonnes cabines — qu'on se hâte pour être bien servi.

C'est une occasion unique de faire son Jubilé à Rome. La Porte Sainte, dite du Jubilé, de la Basilique de Saint-Pierre du Vatican qui ne s'ouvrait autrefois que tous les 25 ans, sera ouverte et les pèlerins pourront gagner les indulgences accordées à ceux qui ont l'avantage de la franchir.

En outre, le groupe, en revenant, s'arrêtera à Gand pour y visiter l'Exposition Internationale.

Il est temps de donner son adhésion pour être sûr de pouvoir faire ce superbe tour d'Europe dont le programme est des plus captivants.

Prix, retour par Naples, \$350.00. — Retour par la Suisse, le Rhin, l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre, \$451.00. Pour toutes informations, s'adresser à Mlle S. Renaud, 728 Sainte-Catherine, Est, Montréal.

LUNETTES et VERRES

Grand choix de ce qu'il y a de mieux en
Lorgnons et Lunettes,

Yeux artificiels.

Salon privé pour l'ajustement des yeux
artificiels.

Ajustement parfait, verres de première qua-
lité "centex" Montures de toutes sortes.

Consultations: A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à
11 heures, excepté les mercredis et samedis.

Aux salons d'optique, de 9 h., a. m., à 3 h.
p.m. Appointments par Tél. Bell, Est 2257.

Spécial: Instruments de photographie, mar-
que "Ensign" ainsi que tous les accessoires
pour photographes amateurs.

☞ Une visite est sollicitée.

SALON D'OPTIQUE FRANCO-BRITANIQUE

Rod. CARRIERE, Henri SENEAL,

Opticiens et Optométristes.

205-207, Sainte-Catherine, Est.

Entre Ste-Elisabeth et Sanguinet.

J.-G. YON, éditeurs et importateurs

de musique et d'instruments,
266, rue Sainte-Catherine, Est, Montréal.

Le plus grand choix de musique en Canada.

Assortiment considérable de musique
en feuilles et en recueils. Edition complète
de SCHIRMERS PETERS et LITOLFF.
Fournisseur des Collèges et des Couvents
du Canada et des Etats-Unis.

Tél Bell, Est 1710.

SPIRELLA

corset idéal, fait sur commande.

La baleine ne rouille pas ni ne se brise.
Chambre 203 Edifice Kings Hall.

591 Ste-Catherine, Ouest.—Tél. Up. 4322

Tél. Bell Est 2434.

T. DUSSAULT.

BOTTIER FASHIONABLE.

281, rue Sainte-Catherine, Est. — Montréal.

ROUGIER FRERES

Cie Incorporée.

IMPORTATION de
PRODUITS FRANÇAIS

63 Notre-Dame Est, Montréal.

32 Boulevard de la Bastille, Paris

A LOUER

P.-G. MOUNT
Opticien et Optométriste



Vieux ou jeunes, c'est le temps de faire examiner vos yeux, et bien faire ajuster vos verres. N. B.—L'avant-midi à domicile seulement pour les personnes qui se trouvent dans l'impossibilité de sortir.

944a St-Denis

Près Rachel

HEURES DE BUREAU,
de 1 à 8 heures
Tél. Bell St-Louis 1088

Terrains à vendre

DANS LE

Quartier Emard

A

BAS PRIX et CONDITIONS FACILES

S'adresser A

PAUL EMARD,

TEL. MAIN 7381 112 ST-JACQUES

Lamontagne Limitée

Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

**HARNAIS, VALISES,
SACS DE VOYAGE,
SELLES, Etc.**

Venez voir nos échantillons
et demandez nos prix.



Exigez cette marque sur
vos harnais, sacs de voyage.

**Le magasin pour la confection
par excellence.**

Toujours un étalage des plus hautes nouveautés, comprenant

MANTEAUX, COSTUMES, ROBES DE TOILETTES,
BLOUSES, etc, d'une élégance et d'un chic incontestables.

Les Dames sont invitées à visiter cette installation où elles trouveront à satisfaire leurs goûts les plus distingués.

P. Lafrance & cie,
LIMITÉE.

en face de l'Université Laval

182 ST-DENIS, Montréal.

Mères de familles, ouvrières, commis, jeunes filles
DEPOSEZ VOS ECONOMIES A
La Banque d'Epargne de la Cité
et du district de Montreal

Fondée en 1846

Actif Total au-delà de \$33,000,000
Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 Succursales à Montréal.

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargnes faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir des épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles, et d'en faire un Placement sûr.

A. P. LESPÉRANCE, gérant

Demandez une de nos petites Banques à Domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.

Broderie Artistique

Nous faisons toutes sortes de broderies à la main: MONOGRAMMES et INITIALES, CENTRES, COUSSINS, DESSUS de piano, COLS et POIGNETS pour robes et manteaux, etc.

BRODERIE D'EGLISE

Catalogue envoyé franco pour . . . 25 cts.

Raoul Vennat

642 Rue ST-DENIS, MONTREAL.

Tel. Est 3065

Dépôt de musique française

HENRY BIRKS & SON, Limit d
Philips Square

Fabrication, réparation d'articles d'églises
Insignes de société, Croix, etc.

Une spécialité de dorure et placage.
Commandes respectueusement sollicitées.



RIGA

Guérit

Constipation,
Mauvaise digestion,
Maux de tête,
Dérangement d'estomac.

En vente partout
25 cents la bouteille.

SOCIÉTÉ des EAUX RIGA
215, N.-Dame Est, Montréal.

MAYRAND, LORANGER, ECREMENT
et **MELANCON, Notaires,**
Edifice de la Banque Nationale,
99 St-Jacques, Montréal.

Madame A. TERROUX,
Marchande de Chaussures.
653, Mont-Royal, Est, Montréal.
Tél. Bell, St-Louis, 2809.

POULIN & CIE,
VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.
39, Marché Bonsecours. — Tél. M. 7107

Banque Provinciale
DU CANADA

Nombre de Déposants, plus de 38,000.
Bureau Chef à Montréal et 55 Succursales dans les Provinces de Québec, Ontario et Nouveau Brunswick.

La seule banque, en Canada, ayant un Bureau de Contrôle

pour son département d'épargne.

M. H. LAPORTE, Président de la Banque,
Sir Alex. LACOSTE, Président du Bureau de Contrôle de l'Epargne,

M. Tancrede BIENVENU, Gérant général,

SUCCURSALES à MONTREAL:

- Rue Ste-Catherine, angle St-Hubert.
- " " " " " " Dorion.
- " " " " " " à Maisonneuve.
- " Notre-Dame, angle Richmond.
- " " " " " " Vinet (Ste-Cunégonde)
- " Beaubien " " Huntly.
- " Ontario " " Panet.
- " Rachel " " St-Hubert.
- " Roy " " Egl. St-Ls de France.

EASTERN
Business College
151 ST DENIS T & L. E. 2992

Pour DEMOISELLES
et MESSIEURS.

Classes du jour et du soir strictement individuelles.

Tel. Bell, Main 2527

J.-A. MAJOR

Marchand Tailleur et Marchand
de Chaussures

100 Rue Vinet, Ste-Cunégonde

SATISFACTION GARANTIE

La Cie de CHARBON SCRANTON
Lacoste & Cie, Gérants, 78a St-Denis.
Nous garantissons seulement le Charbon Scranton que nous vendons.

Mlle FLORINA DESJARDINS,
Salon pour Dames.

Coiffures, Massage, Articles en cheveux, etc
294, rue Amherst, Téléphone Bell Est 3889.

AUX MODES AMERICAINES,
Madame A. THERIEN.
Chapeaux importés de Paris, Plumes
262, Ste-Catherine Est, — Tel. Est 4163

Mme C. B. DESROCHERS.
Salon—Yvette, — 940, rue Saint-André.
Grand choix de chapeaux, modèles parisiens
et américains. Une visite est sollicitée.

Madame MARIE,
132, rue Mansfield. — Tél. Up 3079
possède une merveilleuse méthode pour
donner les massages.

BESSETTE & BESSETTE,
Courtiers en immeubles. — Propriétés et
terrains à vendre et assurance sur le feu.
1349 St-Hubert. — — — Montréal.

Tél. Bell, Est 6400.

J.-B. BAILLARGEON,
(EXPRESS)

La plus grande organisation de transport
de Montréal.
329, rue Ontario, Est. — — Montréal.

J. = A. = D. Godbout

PHARMACIEN-CHIMISTE

TROIS PHARMACIES:

angle Craig et Bon Secours

angle Craig et Côte Place d'Armes

angle Ste-Catherine et Darling (Hoch'ga)

Spécialité: Ordonnances de MM. les Médecins toujours remplies avec des produits chimiques purs et véritables.

Grand Assortiment de Drogues

PRODUITS PHARMACEUTIQUES, ARTICLES DE TOILETTE, PARFUMS et SAVON DE HAUTES MARQUES.

ATTENTION SPÉCIALE À NOS ANNONCES CHAQUE MOIS.

Pour votre santé et celle de vos enfants

Servez-vous des produits de la maison

J.-J. JOUBERT, LIMITEE

Ils sont de qualité SUPERIEURE.

LAIT CLARIFIÉ ET PASTEURISÉ, CREME, BEURRE, OEUF, CREME A LA GLACE

J.-J. Joubert, LIMITEE
975 Rue ST-ANDRE



DERY

FOURNIT A PLUS DE

40,000

CANADIENS

LES GRAINES DE SEMENCE

Les mieux adaptées à notre climat.

Gratis sur demande, le catalogue français le plus complet du pays. GRAINES, PLANTES, OUTILS DE JARDINAGE de toutes sortes, etc.

Hector L. Dery
21 NOTRE-DAME EST, MONTREAL
Téléphone Main 3036



Sapho

tue PUNAISES et COQUERELLES et prévient les MALADIES CONTAGIEUSES

A LOUER

Les Pilules Rouges

Pour les femmes PALES et FAIBLES

— ET —

LES CONSULTATIONS GRATUITES DES MEDECINS DE LA COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Les Pilules Rouges sont une spécialité pour les maladies particulières à la femme et toutes les femmes qui souffrent devraient se procurer immédiatement ce remède, et le prendre avec confiance. Les Pilules Rouges sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Prix 50 cts la boîte, six boîtes pour \$2.50.

Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour toutes les femmes, qui désirent prendre les Pilules Rouges, de consulter nos médecins; cependant, nous ne saurions trop conseiller à celles qui souffrent depuis longtemps, et qui se seraient découragées, de venir voir nos médecins, à leurs bureaux, No 274, rue St-Denis, ou de leur écrire pour apprendre ce qu'elles doivent faire dans leur cas, pour aider l'action des Pilules Rouges. Les consultations de nos médecins sont tout à fait gratuites et se donnent tous les jours, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heures du soir.

Compagnie Chimique Franco-Américaine,
274, rue Saint-Denis, Montréal.

Au tout premier rang sont

Les Conserves de Fruits et de Légumes

de la marque



GAZELLE

Elles ont conquis la faveur populaire et s'y maintiennent.

Tél. Bell Est 1235 Tél. March. 563
Tél. Privé du Gérant: Est 513

La Société Coopérative de Frais Funéraires

242 Ste-Catherine Est
W.-A. WAYLAND, - Sec.-Gérant.

TAUX D'ABONNEMENT

De naissance à 5 ans \$1.00 par année, Police acquittée après 25 ans.
De 5 ans à 30 ans \$0.75 par année, Police acquittée après 25 ans.
De 30 ans à 45 ans \$1.00 par année, Police acquittée après 20 ans.
De 45 ans à 55 ans \$1.50 par année, Police acquittée après 15 ans.
De 55 ans à 65 ans \$2.50 par année, Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus peuvent être acceptées comme abonnées en payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la Société s'engage: 1° à faire l'ensevelissement; 2° à fournir la robe pour l'ensevelissement; 3° à fournir une belle décoration de la chambre mortuaire; 4° un cercueil fini en bois de rose ou couvert en drap; 5° un corbillard à deux chevaux pour conduire le corps, de la maison à l'église, et de l'église au cimetière de la ville; 6° une voiture double; 7° à faire chanter une grand'messe tous les ans, dans le courant du mois de novembre, pour les abonnés défunts, dans toutes les paroisses de la ville de Montréal.

N. B.—Les bénéficiaires ci-haut représentent la valeur de cinquante dollars.